

Avis au public

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

» Vouaiti-vâi lo grand Samuiet
Que passé decouté son pére,
Dese la féna à Tiennelet,
L'a z'u l'autra né s'n'affère,
Dein lo courti à la Gritton
Yô l'étâi z'u vairé sa mia
L'a reçu on coup dé chaton
Dâo vôlet à la Gamalia.

» La Suzet âo municipau
A biô fêrè s'n'orgolliâose
Dese la Lisette âo martsau,
Le va sé trovâ bin penâose;
Le crâi que Dâvi âo régent
La vâo mariâ st'âo veneindze;
Mâ on m'a de qu'avoué la Grand
Dâvi sé fâ épâo demeindze.

» Sède-vo, dit la féna Crot
Que lo menuisié a dàî dettés
Ye dàî ceint francs, et n'est pas tot
On dit que bâi bin dàî quartettés;
Quoui l'arâi de, quoui l'arâi cru,
Et sa féna que fâ la dama,
Porrons bin fêrè betetiu,
Tant pis por li et por madama.

» Ai-vo vu la quinna façon
Avâi avoué sa crinoline
La féna à Dzozet lo maçon.
Et poui sa granta Caroline!
Adon! dité-me vâi ou pou:
On tsapé!... C'est on fônd dé béna;
Compto bin que clliâo dzeins sont fous,
Atant lo Dzozet qu'est sa féna.

Enfin l'ein deziront bin tant
Que y'en avé mô ai z'orollhés,
Se le botsivont on instant,
Le caressivont lé botollhés.
Lo mâidecin vint à passâ:
« Dé iô vint te? — Ne lo sé diéro,
— Dé iô ye vint? Sèdè vo pas?
Ye vint dé tsi lo Secretéro.

» Attiutâ mé don on momeint,
Vo z'ein vu racontâ dé iena;
Vo sédè que stu tsautein,
Quand le reveniâi de Losena
La féna à noutron greffié
Avâi prâi frâi, se dit lo mondo;
Eh! bin, tot cein n'est pas veré,
L'ein ont meintu, vo z'ein repondo.

» L'autra né, après mon soupâ
Ye su z'ûa tsi ma vesena
Et n'ein vu lo mâidzo eintrâ
Tsi la Greffièrè, à la cousena.
N'ein montâ su on tsai vouaisu
Vai la fenêtr'â la Greffièrè,
N'ein attiutâ et n'ein oiù,
Ma fâi dàî bin poetés s'affèrès.

» Lo mâidzo parla dé douleu,
L'a de on mot!... — Quoi!... un mot sâle?
(Quinna vergogne, quin malheu!)
Oï... l'a de: ... rumatis mâle.
Te possibllio! que mé su de,
Pâo-t-on! na, ne pu pas lo crairé
L'est portant cein. Quoui l'arâi de!...
Enfin pe tâ on vâo prâo vairé.

» Cein ne sarâi pas vergognâo
Se cir'on rumatis fémala,
Mâ l'est on mâlo; l'est d'âo bio!
L'histoire, ma fâi, n'est pas balla.
N'ein aré jamé cru atant,
Et vo? Jeannette ma vesnna,
— Mé non pllie. C'est coumein dit Djan:
Ne faut pas dzudzi su la mena. »

C.-C. DÉNÉREAZ.

AVIS AU PUBLIC

Pour cause de réparations urgentes, le
SERVICE DU HAUT-LAC
sera, à partir du JEUDI 19 septembre, interrompu
jusqu'à nouvel avis.

Vous ne sauriez croire la stupeur dans laquelle ce simple *Avis au public*, placardé dans nos rues et publié dans nos journaux, a plongé la population de notre ville. De quoi s'agit-il? Personne ne le sait! — Le *Service du Haut-Lac*! De quel lac? — Le Léman, probablement. — Mais il n'a ni haut ni bas. Veut-on parler de la partie du lac la plus rapprochée de Villeneuve? Mais alors, où commence le haut du lac? A Vevey, on peut à la rigueur appeler « haut-lac » la portion comprise entre Vevey et Bouveret; mais à Cully, ce sera de Cully à l'embouchure du Rhône; à Ouchy, le haut du lac commence à Ouchy; à Genève, le haut du lac, c'est le lac tout entier. Je ne sais si le placard a dépassé la limite de Lausanne, mais en supposant qu'il ne s'adresse qu'à nous et que le haut du lac doit être la partie comprise entre Villeneuve et la ligne droite Ouchy-Evian, qu'est-ce que ces réparations? Que répare-t-on? Je me le demande! Ce ne sont pas les bateaux, car ils n'ont certainement pas tous sauté à la fois, et d'ailleurs, cela serait-il, pourquoi pourraient-ils continuer leur service dans le *bas-lac* quand ils ne peuvent le faire dans le haut. — Alors, serait-ce le lac? Qu'y fait-on? Veut-on le curer, le ramoner, doit-on changer le fond, serait-il percé? Vous le voyez, les questions se pressent en masse, et personne ne peut y répondre. L'affiche mystérieuse est là, comme l'annonce d'un danger vague, inconnu, terrible. Mais si on répare le lac, c'est à l'Etat à le faire; il y aurait une proclamation du Conseil d'Etat, des instructions adressées aux riverains; mais, rien!

Nous étions là quelques-uns à sonder cette impénétrable affaire, quand l'un de nous crut trouver le mot de l'énigme. Il s'agirait, paraît-il, de changer

complètement l'eau du lac; la terrible épidémie qui fait mourir nos perchettes paraît due à une dissolution, malheureusement trop concentrée, de sucre candi, qu'aurait tentée un homéopathe, dans le but louable de corriger les effets du bismark; on sait en effet que, sur plusieurs points du littoral, l'eau du lac exerce une influence notable sur la qualité du vin. Quoi qu'il en soit, le choléra règne chez les poissons, et il s'agit tout simplement de renouveler l'eau dans laquelle ils vivent, comme nous renouvelons de temps en temps l'air dans la chambre d'un malade. Mais on a craint de vider le lac en une seule fois, parce qu'on n'aurait su où mettre provisoirement les poissons; et, suivant en cela l'exemple donné par l'édilité lausannoise, qui répare depuis deux ans le pavé de St-François par fractions de dix pieds carrés, l'autorité compétente a décidé de partager l'opération du nettoyage du lac en trois sections: 1^o de l'embouchure du Rhône au Port-de-Pully; 2^o du Port-de-Pully à la Promenthouse; 3^o de ce dernier point à Genève.

Les travaux ont été adjugés pour la première section et on va se mettre immédiatement à l'œuvre. Toute la rive du lac, du haut-lac, en un mot, va être à sec, *jusqu'à nouvel avis*; on pense qu'à la fin des vendanges, le Rhône retenu par un barrage, à la sortie du glacier, pourra de nouveau écouler ses eaux limpides, dans le bassin du Haut-Léman; pendant l'hiver, on espère travailler aux deux dernières sections, de manière qu'au printemps de 1868, tout le lac ait été remis à neuf.

On espère que ce travail sera fait pour longtemps.

On a tant parlé de Garibaldi, sa présence au milieu de nous a tellement excité d'enthousiasme, de curiosité et d'intérêt chez les amis de la liberté et de l'émancipation des peuples qu'on aime à s'arrêter sur cette grande et noble figure historique et qu'on ne peut s'empêcher de jeter un regard en arrière pour admirer une carrière si désintéressée, si remplie d'activité, de courage et de dévouement. Relisons un peu les détails biographiques qu'en donne l'excellent *Dictionnaire des contemporains*, de M. Vapereau. C'est un résumé très succinct, il est vrai, mais très bien tracé de la vie du célèbre général.

GARIBALDI

Joseph Garibaldi est né à Nice le 4 juillet 1807; il entra de bonne heure dans la marine sarde et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, passa de là au service du bey de Tunis et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Uruguay et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté, en 1848, rappela Garibaldi dans sa patrie. Il forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le Sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse

capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps des Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit 5000 Napolitains à Pa-lestrina; le 19, au combat de Velletri, où Roselli avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur et la victoire; il paya comme toujours de sa personne et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnèrent à Rome l'assaut général. Garibaldi ne put les chasser de leurs positions, mais il les contraignit de faire un siège en règle contre une ville qui, disait-on, ne devait pas essayer de résister. Après 30 jours d'une lutte opiniâtre, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre, de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome le 3 juillet avec 4000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin. Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec 200 fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme mourut enceinte dans cette fuite. C'était une créole qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

Garibaldi retourna en Amérique où il se mit résolument au travail; il se fit, dit-on, fabricant de chandelles. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il voulut ensuite rentrer dans sa patrie, et fut employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes.

Après s'être mis au secours du Piémont, en prévision de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, Garibaldi fut nommé par décret royal, en mai 1859, major-général. Organisant à la hâte une légion nationale sous le nom de Chasseurs des Alpes, il mit le premier le pied sur le territoire lombard et prit hardiment l'offensive contre l'Autriche. Il s'empara de Varèse, de Côme, etc., et, refoulant par une suite de combats les Autrichiens vers Milan, il excita au plus haut point l'attention et l'intérêt de toute l'Europe. La paix de Villafranca lui fit déposer les armes. Il alla soutenir dans les duchés le mouvement qui s'était déclaré en faveur de l'annexion et fut partout l'objet des ovations les plus enthousiastes.

Au printemps de 1860, par une entreprise d'une audace inouïe, il organisa en son nom privé et avec le secours de souscriptions permanentes, ouvertes dans divers pays, une expédition en Sicile où une nouvelle révolte venait d'éclater contre les Napolitains. Il s'embarqua sur deux bateaux de la Société transatlantique, avec des munitions et une troupe d'environ 1000 hommes déterminés. Après avoir abordé à Marsala, le 12 mai, il rallia quelques insurgés, avec lesquels il défait les troupes royales. Puis il assiégea Palerme, s'en empara le 27 mai, et, au commencement de juillet, se trouva maître de la Sicile, excepté de Messine, que lui livra bientôt la sanglante journée de Milazzo.

Garibaldi, qui avait pris le titre et les fonctions de dictateur de la Sicile, prépara une expédition dans les provinces de terre ferme. Son débarquement ne rencontra qu'une faible résistance. Le pays, l'armée et les administrations semblaient également l'attendre. Son entrée solennelle à Naples fut annoncée d'avance pour le 8 septembre, et eut lieu pour le 8 au soir, conformément au programme. Le roi en était sorti la veille et s'était retiré sur Capoue, avec le reste de ses troupes restées fidèles et un certain nombre de soldats étrangers. Là, la lutte redevint sérieuse; les volontaires de Garibaldi éprouvèrent un échec sur le Volturne, et il fallut l'intervention ouverte de l'armée piémontaise pour s'emparer de Capoue et refouler les défenseurs de la royauté de l'autre côté du Garigliano.

Garibaldi, devenu dictateur de l'Italie méridionale, avait devant lui des difficultés d'une autre sorte. Le parti radical